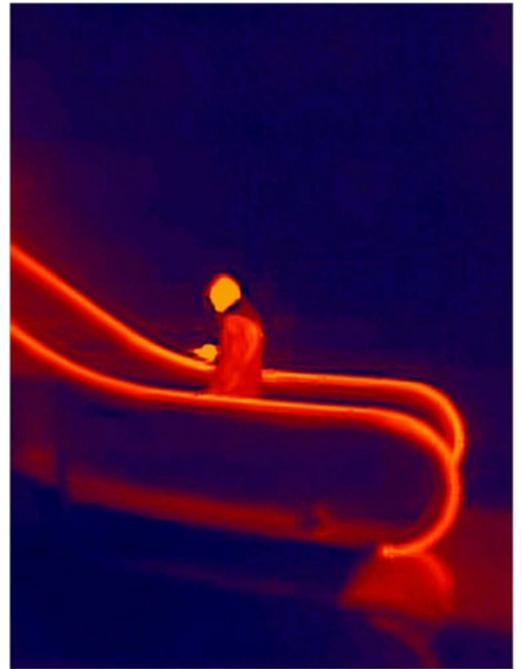


par [Didier Péron](#) et [Julien Gester](#)

publié le 3 avril 2020 à 20h11



(Photo Antoine d'Agata)

Regarder voir Et il nous a mis la fièvre...

Chronique «Regarder Voir» : chaque semaine une photo parue dans le journal, observée d'un peu plus près.

On est dans le rouge. La ville ressemble à un corps opaque et caverneux qui se vide par de lourds vaisseaux sanguins asphyxiés, et la connaissance des risques inhérents à la pandémie nous fait parcourir à notre tour ce que Proust nommait «*un Léthé intérieur aux sextuples replis*», cité souterraine qui s'ouvre sous la peau et qu'on entrevoit telles des captures hypnotiques de planètes interdites à l'occasion des scanners et IRM révélant l'invisible.

L'auteur de ces images parues le week-end dernier, en commande pour *Libé*, n'est autre qu'Antoine d'Agata, au prodigieux parcours de photographe virtuose et controversé, dont le trait le plus marquant jusqu'à récemment n'était pas l'ambition d'expérimentation technologique - il s'était toutefois déjà saisi, pour la première fois, de thermophotographie voilà quelques années afin de flasher les corps recueillis entre les murs de mosquées parisiennes (clichés déjà frappants, bien qu'autrement moins aboutis techniquement, qui figuraient dans son projet *Acéphale*, paru en 2018). Qu'il s'attache à fixer la chaleur des formes humaines et autres qui l'entourent prolonge ainsi moins un geste d'artiste bricolo-geek que celui, obsessionnel, et plus philosophique, qui le conduit à sonder depuis des décennies les franges les plus enténébrées du visible, et de ce qu'il est possible, convenable ou moral de montrer - jusqu'à s'y abîmer souvent lui-même.

Passe-muraille

Le photographe s'est toujours efforcé de percer les normes, les frontières, à ne pas vivre la société comme un ensemble qu'on documente mais un magma qu'on pénètre pour en découvrir le revers. En 2016, dans *Télérama*, cet amoureux de Francis Bacon et de Georges Bataille expliquait : *«Aujourd'hui, il manque des gens qui réinventent l'humanité. Le terme d'artiste ne me convient pas, il est trop lourd, je me vois plutôt comme un agent de contamination.»*

Sa grande question, que prolongent de si déroutants clichés d'actualité, est celle de l'obscénité au sens le plus strict et étymologique du terme. Obscène : qui est ou doit être tenu hors de la scène, de là où l'on regarde. Dans son souci moins d'en questionner que d'en enfoncer les contours la tête la première, le Français a trempé son appareil dans toutes sortes de commerces sous-éclairés et sordides, et c'est ici la surface même des choses, l'épiderme des êtres et du monde que dégonde son œil passe-muraille. Non sans répliquer l'imagerie d'une certaine omniscience totalitaire qui n'a plus rien de futuriste - il n'y a qu'à considérer les mesures de contrôles drastiques engagées en Chine pour contenir l'épidémie - et ouvrir quelques nouveaux abîmes éthiques au passage.

Ombres

Aux premiers jours du confinement en France, D'Agata a parcouru Paris avec un appareil thermodynamique pour enregistrer, à sa manière, l'épisode de la nouvelle peste transformant la capitale en un théâtre d'ombres rasant les murs. Ces images amalgamant dans le même continuum des fièvres matérielles et physiques un monde qui brûle ou se refroidit, une température de main vaut celle du caoutchouc de l'escalator, de même que sur d'autres photos, les vitres rougeoyantes d'un supermarché aux allures de plaques chauffantes absorbent la lumière des corps qui les jalonnent dans un effet de combustion synchrone. La nouvelle société de surveillance sera celle du thermomètre et il y aura peut-être, à l'avenir, une interdiction formelle de se gaver de Doliprane pour tenter d'échapper à l'ostracisme social. Dystopie à 37,2° C le matin comme nouveau chiffre venant remplacer subitement la terrible prophétie orwellienne de 1984.